

# LE CRAPOUILLOT

ARTS, LETTRES, SPECTACLES



J. J. Jadelot

ANTICIPATIONS DE J. J. JADELOT

DANS CE NUMÉRO :

**LES LETTRES :** « Préludes sur un thème éternel », bonnes feuilles d'un roman inédit d'ALEXANDRE ARNOUX : « Écoute s'il pleut ». — Les livres, par GUS BOFA, WALDEMAR GEORGE, MARIUS MERMILLON. — Pierre Billotey, auteur gai, par JEAN GALTIER-BOISSIÈRE. — Vers de LÉON MOUSSINAC. — « Misère », conte de DOMINIQUE BRAGA. — « La Tragédie légère », extraits d'un roman à paraître, de CLAUDE ROGER-MARX — Une initiative du « Crapouillot » : Un « Office » de livres. — **LES ARTS :** La jeune peinture mexicaine, par CLAUDE BLANCHARD. — **LE THÉÂTRE :** Portrait : Pitoeff, par ANTONIN ARTAUD. — L'Astrologie judiciaire (fin), par LUCIEN MAINSIEUX.

Abonnement d'un an au « CRAPOUILLOT » : (24 nos à 1,50 et 3 fr.). France : 40 fr. Étranger : 50 fr.

# LA JEUNE PEINTURE



BEST MAUGARD : TEHUANA  
(FEMME DE TEHUANTEPEC)



CANO : PROMENADE

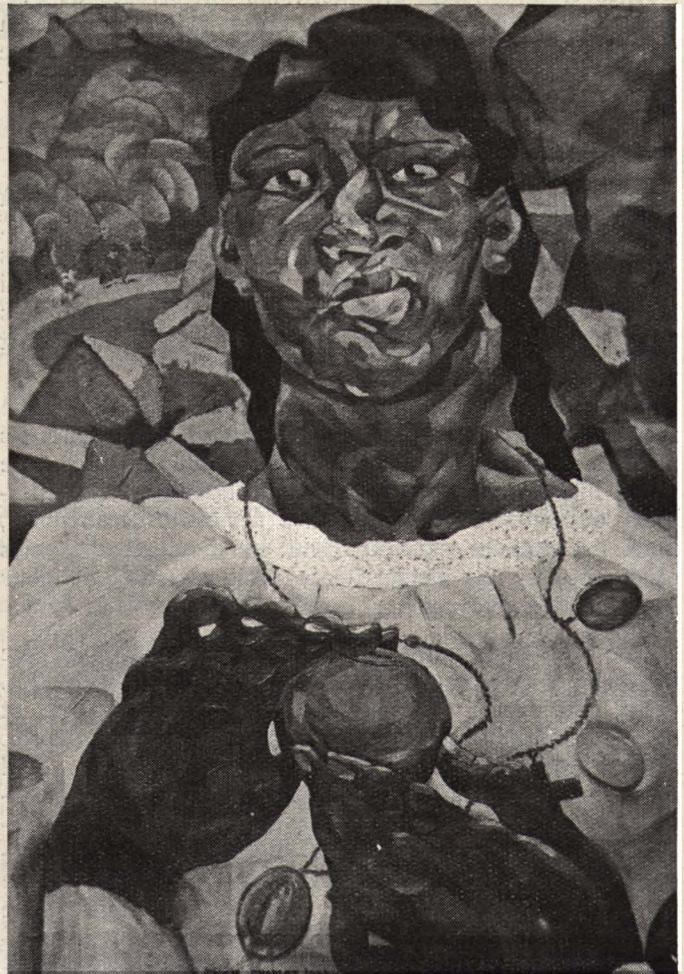


F. LÉAL : HALTE DANS LA MONTAGNE

# MEXICAINE



BOLAGNOS : L'INDIA ROUGE



JEAN CHARLOT : PORTRAIT



REVUELTAS : LA MAISON DE MON ONCLE

avant chaque envoi, et c'est strictement d'après les indications personnelles de notre correspondant que son colis de livres sera constitué.

#### Le montant de la provision.

Etant donné les frais que nécessite l'organisation de ce service spécial, la confection des dossiers individuels et les soins constants d'un collaborateur spécialisé, nous avons fixé à 100 francs par an la provision *minima*.

Il est bien entendu que le montant de cette provision sera *intégralement* remboursé par un nombre correspondant de livres d'après leur prix marqué et le port de ces livres. Ni les frais d'emballage, ni le travail du chef de service et de nos employés ne sont rémunérés par l'abonné. Ceci dit, pour éviter toute équivoque.

En principe, nous demandons instamment aux abonnés du « Crapouillot » (la plupart, nous l'espérons) qui s'inscriront à notre « office de livres », de calculer leur provision d'un an sur le nombre de livres qu'ils désirent par mois. A cet égard il est bon de rappeler que tous les romans sont vendus actuellement aux environs de 7 francs. Il y a cependant quelques collections moins chères, à 5 francs, 3 fr. 75, 1 fr. 50 même. Si vous désirez recevoir par exemple 4 volumes par mois pendant un an, vous devez calculer une moyenne de 3 volumes à 7 francs plus un volume à 3 francs, soit avec le port 25 francs environ par mois de livres. Ce qui donne une provision de 300 francs. C'est sur cette base que doit être calculée votre provision dont un décompte

exact vous sera d'ailleurs adressé avec chaque envoi de livres.

Il est bien entendu qu'en dehors de *notre office*, tous les livres que désireront nos abonnés et qu'ils nous commanderont, leur seront fournis également, sur le montant de leur provision. Les abonnés de pays lointains qui nous écriraient pour demander spécialement tel ou tel ouvrage récent n'ont d'ailleurs pas à craindre de double emploi avec nos envois d'office, puisque les titres de tous les volumes adressés seront, tous les mois, soigneusement inscrits *dans chaque dossier d'abonné*.

#### Quand commencera notre office spécial d'abonnement de livres ?

Dès le 16 septembre, jour de parution de ce numéro. Si l'idée vous a séduit, vous pouvez dès à présent vous inscrire en nous adressant dûment rempli le bulletin que vous trouverez page 24. Votre dossier sera constitué aussitôt et vous recevrez chaque mois le nombre de livres demandés. Le « Crapouillot » qui depuis trois ans a reçu de si nombreux témoignages de sympathie et tant d'encouragements précieux, serait particulièrement heureux de voir se développer ce service nouveau, unique dans l'édition et la presse françaises et qui ne manquera pas d'amener encore plus de cordiale intimité entre ses collaborateurs et ses lecteurs.

LE CRAPOUILLOT.

LES GLACIERS DE L'IXTAZTI-HUALT, PAR ATL



#### L'ART ET LES ARTISTES

## LA JEUNE PEINTURE MEXICAINE

La peinture mexicaine n'a pris que tout récemment et très timidement sa place dans la production artistique contemporaine.

Il y a quelques lustres à peine, on ne connaissait de cet étrange pays que ses poteries de grosse terre spongieuse naïvement peintes à l'ocre et au rouge de cochenille, quelques dieux indiens grimaçants et des documents architecturaux.

Le Mexique, si varié d'aspects, qu'il possède à lui

seul presque tous les paysages du monde ; contrées où voisinent les calottes des volcans encroûtées de lave et les sommets de neiges éternelles où la végétation tropicale démuselée vient s'éteindre aux confins des déserts sablonneux, où les jardins à l'européenne cernent les villes haut perchées des plateaux d'un halo reposant et frais ; ce pays de fièvre et de lumière, ne possédait qu'une peinture anémique, retapage éculé d'un néo-classicisme à la Bouguereau, qui subissait à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle l'in-

## DIAZ DE LÉON : LE POPOCATEPELT VU D'OZUMBA



fluence d'un art espagnol d'exportation. L'anecdoticisme et la littérature faisaient prime dans les haciendas de Vera Cruz. Christophe Colomb se multipliait à des milliers d'exemplaires : une mappemonde au poing, il rêvait à la conquête de quelque nouveau monde, laissant errer son regard nostalgique vers l'horizon d'un océan tout en nougat. La faune et la flore du pays semblaient inconnus et les types aztèques servaient de prétexte à des mascarades aussi peu historiques qu'emplumées. Tous les efforts viables étaient infailliblement tués dans l'œuf par une école des Beaux-Arts indigène dont l'enseignement momifié étouffait le talent de ceux qui s'y hasardaient.

Cependant l'art pré-hispanique servit de point d'appui à quelques artistes.

Cet art dont d'admirables spécimens sont conservés au Musée de Mexico, et dans lequel on retrouve — dans l'architecture en particulier — des ressemblances frappantes avec celui de l'ancienne Egypte, s'épanouit surtout dans l'art décoratif. Combinaisons stylisées et géométriques des fleurs et des animaux des tropiques, motifs inspirés des vieilles légendes et des religions indiennes, sujets apocalyptiques hallucinants, qui représentent des cortèges de serpents harnachés de fleurs et de plumes, des crapauds à face humaine, et des plantes merveilleuses qui ne poussaient seulement que dans le royaume poétique et fabuleux du dieu Taotl, chef suprême, et de Huitzilopochtli, génie sanguinaire dont les autels s'auréolaient de cadavres de femmes et de jeunes taureaux. Les fantaisies imaginatives de l'art chinois semblent presque classiques quand on les compare aux productions morbides de ces imaginations tourmentées.

Ces jeunes artistes novateurs étudièrent les vestiges de leur antique grandeur. Ils se remirent à l'école de leurs ancêtres — constructeurs des monuments de Palenque et des pyramides du Soleil — les Indiens aztèques et

tzendals — créateurs d'un style autochtone — qui jusqu'au dernier soupir des empereurs Montezuma, sous la botte de Fernand Cortez, au XVI<sup>e</sup> siècle, conservèrent la vitalité d'une des plus anciennes civilisations connues.

Les uns, curieux d'apprendre, vinrent en Europe s'initier aux théories et aux techniques nouvelles pour n'en laisser subsister dans leur art que ce qui pouvait vivre chez eux.

Les autres, férus de l'étude du plein air, parcoururent la campagne mexicaine, menant une vie de rancheros ou d'aventuriers. Mais leur labeur acharné ignorant tout des conquêtes impressionnistes de Cézanne à Gauguin fait maintenant peu à peu surgir de leur œuvre l'incomparable richesse de couleur et d'harmonie de leur terre natale.

Deux générations de peintres collaborèrent à ce bel effort.

*Atl*, sauvage et intrépide montagnard vivant parmi les Indiens dont il partage la vie. Il est le créateur de techniques nouvelles qui dénotent un robuste tempérament d'artiste.

*Best-Maugard* dont « la femme de Tehuantepec » reproduite ci-contre semble procéder des enluminures persanes. C'est un décorateur raffiné, fidèle aux traditions de l'art populaire.

*A. Ramons Martinez*, beau coloriste, actuellement directeur des Beaux-Arts de Mexico.

*Montenegro*, peintre et illustrateur. Il ressuscite avec une grâce toute moderne les traductions décoratives des arts nationaux, fresques, vitraux, céramiques, où les coutumes et les costumes s'allient en riches accords.

*Diego M. Ribera*, qui vient de s'embarquer récemment pour son pays, après avoir donné dans de nombreuses expositions parisiennes la mesure de son vigoureux et très curieux talent.

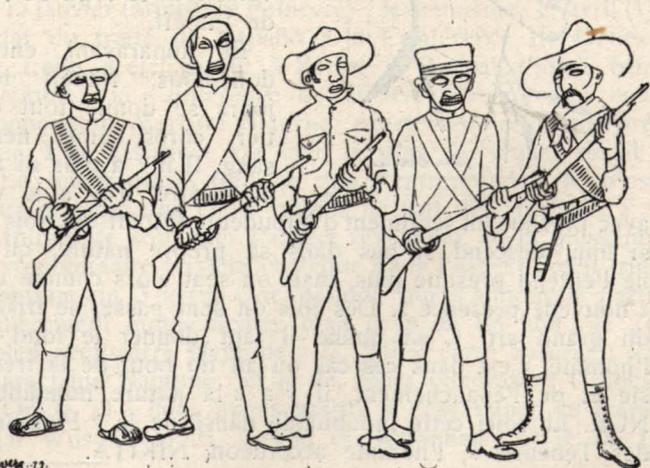
Parmi les jeunes :

*Bolagnos*, puissant portraitiste.

*Mme R. Cabrera*. Elle n'aime l'Indien que cuit de soleil quand l'œil ébloui cligne, quand la peau se paillette d'or. Son pinceau court dans une pâte fluide et c'est en gris et noir des portraits d'un caractère subtil.

*Cahero*, peintre et graveur.

*Cano* est un Indien pur sang, peintre de village il gagnait sa vie en fournissant des « Assomptions » aux églises, des drapeaux aux mairies. Il vint un jour à la ville, porteur dans les fontes de sa selle d'un bagage de petites toiles naïves où des amoureux cavalcadent et s'enlacent dans des paysages dignes du douanier Rousseau (voir reproduction).



DESSIN DE RIBERA

Diaz de Léon, paysagiste qui masse au pied des montagnes mastodontes des petites cahutes frêles comme des poussins blottis (voir reproduction).

Fernando Leal, qui est peut-être le plus intéressant pour nous, car il nous raconte la vie des rancheros et des brigands. Halte dans la montagne (reproduction), corps au repos moirés de la sueur des combats, groupes barbares que raie l'arabesque cuivrée d'un corps de femme fauve.

Il convient de ne pas oublier Alba, Castillo, Fernandez, Revueltas, Ugarte, et enfin

Jean Charlot que j'ai gardé pour la bonne bouche. Jeune peintre français qui exposa l'an dernier au Salon d'Automne un tableau d'un beau sentiment et d'une très jolie harmonie, intitulé « l'Amitié ». On admirera ici son curieux « Portrait d'Indienne » qui donne toute la mesure de son sensible et réel talent.

Tous ces jeunes tempéraments sont en train de créer par leurs efforts une peinture mexicaine aussi chaude, aussi rude, aussi vibrante que ce Mexique qui est leur.

Là-bas on se détourne de leur œuvre et les plus somptueux palais des conquistadors continuent à s'orner des démarquages des « Chats au Panier », de M. Lambert.

A cette solitude morale siérait quelque réconfort. Ils trouveront chez nous s'ils veulent y faire une exposition générale, comme ils en ont je crois l'intention, un bienveillant et sympathique accueil.

Claude BLANCHARD.

## LE THÉÂTRE GEORGES PITOEFF

Les mains extraordinaires de Pitoëff, blanches et très longues, comme... le reste n'est pas nécessaire. Mais,



en effet, quand il joue on ne voit presque plus que ses mains. — Il y avait cette expression, voilà longtemps, dans un journal suisse, un des rares qui l'aient soutenu, là-bas. Car il eut beaucoup à lutter.

Mais qu'importe et en toutes choses l'essentiel n'est-il pas de se réaliser et de se vivre. Aller jusqu'au bout de la nature, voilà tout le fond de l'art de Pitoëff.

Et auparavant entendons-nous. Pitoëff toujours se donne tout entier, corps, âme, herfs, sang. Il n'y a plus ni art, ni théâtre, il y a la vie,

avec presque un sentiment d'impudeur. Pitoëff des fois va si loin, descend si bas dans sa propre nature, qu'on ne l'entend presque plus, mais on sent alors comme une « nouvelle présence ». Des fois on sent passer le frisson du grand art. C'est quand il faut donner le fond de l'homme, c'est dans ces cas où au fin bout de la frénésie et de l'épanchement, il y a « la nature humaine », NUE. Et voici cette inoubliable danse de la « Puissance des Ténèbres », l'homme accordéon, NIKITA.

« j'aime les femmes comme le sucre mais quand on a péché avec elles, malheur. »

Pitoëff dit cela avec un air d'enfant vicieux, simple et malade qui en fait quelque chose de merveilleux.

Pitoëff, metteur en scène, cherche avant tout à établir des ambiances. Il bâtit ses mises en scène presque rien qu'avec de la lumière. Il y a un bout d'étoffe, une vieille toile usée, un châssis branlant, — et la lumière les anime, leur donne un visage, une expression. [Elle les éloigne, les ramène en avant, édifie tout un décor.] Quelquefois toute la scène est dans l'ombre, et la lumière vient d'un côté. Un des premiers en France il nous révéla ce parti pris. On est dans un café le soir, et le gaz de la rue filtre à travers un bout de vitre une étrange lueur attristée (*Les Ratés*) ou bien des loques pendent, de diverses couleurs, attachées en rang à une corde. Derrière, le ciel indigo ; en l'air, l'atmosphère écarlate. Et voilà tout un plein air, intime et merveilleux. Parfois sans établir une ambiance, il se contente de la favoriser. C'est quand le décor, tout en n'offrant pas une représentation immédiate et directe des choses est le tremplin où sur des plans superposés rebondissent et amplifient les gestes de l'acteur. Il sait aussi faire appel aux peintres, dans la mesure où un beau tableau aux lignes très noires cernant tels cabochons de couleur s'inscrit dans le cadre d'une scène et sert une œuvre sans la trahir. Témoin le fulgurant décor outremer et orange du « Baladin du Monde Occidental ».

Un jour Pitoëff réalisa le rêve de sa vie. Il joua « Hamlet ». Il y avait pensé toute sa vie. La représentation était précédée d'une conférence où le grand acteur devait développer la conception qu'il se faisait de l'étrange personnage. Dès les premiers mots il pâlit et ne put aller plus avant. Heureuse Suisse qui avez vu cette merveille : le seul vrai acteur intérieur incarnant le rôle le plus intérieur qui soit au monde. — Nous ne verrons jamais « Hamlet » en France. Antonin ARTAUD.

## LETTRES

Paris, 5 septembre.

Mon cher Galtier-Boissière,

Lors de la publication du dernier *Crapouillot*, il s'est produit quelque chose dont — à l'instar du naufrage de certain cuirassé — personne n'est responsable. Ce quelque chose a « déterminé une catastrophe » de moindre envergure. Il s'agit, tu l'as deviné, d'un retard dans l'envoi et le renvoi des épreuves. Mes impressions d'un cheval de retour ont pour cette cause ressemblé aux impressions d'un cheval marin, tout hérissé de coquilles.

Ne crains rien. Je ne commettrai pas ici l'imprudence de signaler (fût-ce pour les corriger) les bourdes que l'on m'a fait dire. De trois choses l'une : ou bien le lecteur a compris qu'il s'agissait d'erreurs typographiques, et, dans ce cas, il est inutile de lui donner une leçon de bon sens; ou bien le lecteur a cru que j'écrivais de travers et, dans ce cas, il ne lira plus rien de moi, pas même ceci; ou bien le lecteur ne s'est aperçu de rien, et, dans ce cas, je serais bien sot de troubler sa bienveillante digestion. Il y a encore une quatrième hypothèse : peut-être le lecteur n'a-t-il pas lu mon article. Mais c'est une supposition à laquelle un auteur ne saurait sérieusement s'arrêter...

Ceci dit, je te transmets la lettre que voici, de l'éditeur Albin Michel. Ce père des jeunes lettres sait être un père spirituel. Cela ne se trouve pas tous les jours dans le monde où l'on imprime, et j'en suis à regretter que le signor Cantinelli n'ait pas eu gain de cause et que nous n'ayons, mon éditeur et moi, partagé le bat-flanc, la gamelle et le jour avare des cachots républicains. J'y ai perdu la conversation d'un galant homme et la palme du martyre.

Ton amical récidiviste,

Henri BÉRAUD.

Mon cher ami,

Il est bien certain que si les désirs de M. Cantinelli de nous faire faire un petit séjour à l'Hôtel des Haricots, s'étaient réalisés, vous auriez eu le temps de faire un nouveau roman : *Le Martyre de l'Obèse devenu maigre* et moi j'aurais eu le loisir aussi, non pas de lire *L'Atlantide*, car je l'ai déjà lu, mais sans doute de l'apprendre par cœur et de lire *le Martyre de l'Obèse*, ce que je vais faire ces jours-ci.

Ces joies, si joies il y a, je les retrouverai peut-être. Pas avec vous, car vous devez vous tenir sur vos gardes. Mais je suis presque certain de revoir les bancs de la correctionnelle, un jour ou l'autre, avec un de vos confrères, puisque ce sont les risques de ma profession et que la loi est ainsi faite qu'en cas de diffamation, l'éditeur est considéré comme auteur principal.

Bien affectueusement à vous,

Albin MICHEL.